



Rêveries d'automne

YVES NAMUR

Qui ne se souvient de ses déambulations dans la maison de l'enfance, de ses premières colères, de ces premiers jouets hélas démantibulés, de ses premières leçons mal apprises et des sanctions encourues ou – et cela me concerne – de ses refus manifestes d'aider aux travaux d'entretien du grand jardin ?

Ainsi m'avait-on, un jour d'automne, mis entre les mains un seau galvanisé qui m'avait de suite semblé trop grand, trop lourd et, l'avais-je décidé, indécent pour mon jeune âge. Pensez donc : trois ans tout au plus ! Mais cette mission m'était dévolue : arracher les mauvaises herbes qui poussaient entre les graviers, ramasser les feuilles et les branches d'arbres déjà tombées. Assis au beau milieu du parterre, le seau laissé pour compte, l'œil taquin, voire rageur, ainsi avais-je été alors fixé sur la pellicule de l'appareil Kodak qui faisait la gloire de mon père, fervent lecteur de Marcel Pagnol mais n'aimant guère, lui aussi, les travaux jardiniers.

Si le père laissait volontiers de côté la bêche et le râteau pour s'adonner à la musique en compagnie de sa flûte traversière, le fils désinvolte n'avait d'autres ambitions que la découverte des livres et la rêverie. Ah ! cette *Descente dans le Maelstrom* avec Edgar Allan Poe et ce combat avec *Le Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier !

Le tome II du *Capitaine Fracasse*, publié en 1949 aux éditions La Bruyère, s'ouvrait avec l'évocation du duc de Vallombreuse, « assis avec précaution dans une chaise à porteurs, le bras bandé par le chirurgien et soutenu par une écharpe ». À rouvrir par hasard ce livre, à lire le titre du premier chapitre, « Une tête dans une lucarne », la

mémoire se met à marcher à mes côtés et me rappelle qu'une grande chambre me servait à vivre ailleurs.

*

Dans cette maison de la campagne namuroise, et loin de toutes les distractions que pouvait offrir la ville, ses trottoirs et ses vitrines, le garçonnet que j'étais alors – occupant à lui seul, ô privilège, le second étage de la demeure familiale – n'avait d'autres désirs que celui de grimper sur une chaise, ouvrir la fenêtre et s'asseoir dans la corniche fort heureusement très large pour ses huit ou neuf ans. Les heures passaient ainsi à rêvasser, à compter quelques vaches et chevaux dans le pré voisin, mais surtout à contempler là-bas, tout au fond, près de ce vieux bras de Sambre, ce qui me semblait un géant, le fameux bois de Soye où devaient certainement s'aventurer la Belle et la Bête.

Tant de rêveries et d'enfance dont la poésie, peut-être à mon insu, s'était déjà emparée. Le domaine boisé était là et entendait bien me gagner : ses rhizomes souterrains traverseraient ce bras oublié de la Sambre, se faufleraient dans la prairie, grimperaient, comme le lierre, le long des murs, envahiraient la corniche et feraient de moi un des leurs... et si possible, me disais-je, un chêne ou un hêtre plutôt qu'un sapin de Noël. Hélas, je n'ai guère grandi et seule la poésie m'habite peut-être, moi qui aspirais tant au grand chêne du Namurois à défaut de celui de la forêt d'Anlier. Parfois, je l'avoue, je me suis satisfait d'un cerisier – qui jouxtait l'église du village de Mornimont – et, jusqu'à ce que j'en sois délogé par son propriétaire acariâtre et sa fourche, son escalade périlleuse n'avait pour moi d'autre but que la maraude et l'assouvissement d'une gourmandise naissante qui s'exerçait aux saveurs des cerises bigarreaux.

Le chêne rouvre ou sessile dont mon premier dictionnaire Larousse oubliait de mentionner qu'on l'appelait également chêne à trochets, chêne des pierriers, chêne mâle ou noir quand ce n'est pas drille, drillar ou durelin – autant de sons qui éveillent les oreilles des poètes –, le chêne rouvre me conduisait alors au pays de l'imaginaire : c'était, dans le carnet dit *de poésie*, la métamorphose des géants Gargantua, c'était Alcyonée, Porphyron, Aigaion ou Agrios qui défiaient les dieux.

Rien aujourd'hui n'a changé : le chêne et la forêt tout entière livrent bataille chaque jour, chaque saison. Et, comme c'est le cas dans la mythologie grecque, ces géants mettent tôt ou tard pied à terre. Les uns, tel Agrios fauché par les Moires et leurs massues de bronze, sont abattus par les haches et les tronçonneuses, d'autres,

comme Aigaion victime d'Artémis et de ses flèches, succombent aux vents violents, aux maladies comme aux spéculations boursières.

*

Près de septante ans plus tard, je n'ai pas oublié cette chambre où le « tourbillon du Strom était dans sa pleine furie » et m'emportait avec le marin de Poe, où Théophile Gauthier me faisait tomber en amour pour Isabelle, la jeune comédienne, « restée seule dans cette chambre inconnue », où la vie ne connaissait pas encore le sablier, le temps... et les feuilles tombées que je n'avais pas ramassées.

Copyright © 2025 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Yves Namur, *Réveries d'automne* [en ligne], Impromptu #79 (1^{er} novembre 2025), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2025. Disponible sur : <www.arlfb.be>